

Le temps suspendu

Une autre histoire du rêve d'indépendance
en Nouvelle-Calédonie



Luc Deborde

Le temps suspendu

Une autre histoire du rêve d'indépendance
en Nouvelle-Calédonie



Luc Deborde



© Mai 2022 – Éditions Humanis – Luc Deborde

ISBN versions numériques : 979-10-219-0428-6

ISBN version imprimée : 979-10-219-0427-9

Tous droits réservés – Reproduction interdite
sans autorisation de l'éditeur et de l'auteur.

Sommaire

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Comprend 4 illustrations - 84 notes de bas de page - Environ 320 pages au format Ebook.
Sommaire interactif avec hyperliens.*

Introduction.....	7
Comment je suis devenu métis.....	8
C'est compliqué.....	15
Le temps suspendu.....	17
Illégitime.....	20
Les maux des mots.....	25
C'est quoi, un Caldoche ?	26
C'est quoi, un Calédonien ?	32
Ça vient d'où, Zoreil ?	35
Néo-Calédonien, c'est comme Calédonien ?	39
Pourquoi tu mets jamais de « s » à Kanak ?	51
<u>Et les autres, c'est quoi ?</u>	<u>60</u>
<u>Plaidoyer pour les Sans-voix.....</u>	<u>65</u>
<u>Zoreil, mon amour, Zoreil pour toujours.....</u>	<u>68</u>
<u>Invisibles métis.....</u>	<u>72</u>
<u>Une brève histoire du métissage.....</u>	<u>73</u>
<u>Exclusion, cohabitation et métissage.....</u>	<u>79</u>
<u>Nouméa, ville blanche ?</u>	<u>84</u>
<u>Des métis invisibles.....</u>	<u>88</u>
<u>La fabrique du caramel.....</u>	<u>94</u>
<u>D'un mythe à l'autre.....</u>	<u>96</u>
<u>Les mythes fondateurs.....</u>	<u>97</u>
<u>Le mythe colonialiste.....</u>	<u>104</u>
<u>Le schéma décolonialiste.....</u>	<u>108</u>
<u>Rongés par les mythes.....</u>	<u>114</u>
<u>Faut-il se passer des mythes ?</u>	<u>118</u>
<u>Les identités meurtrières.....</u>	<u>121</u>
<u>Le rêve d'indépendance.....</u>	<u>124</u>

<u>L'exemple des autres colonies.....</u>	<u>125</u>
<u>Rendre le pays aux Kanak ?</u>	<u>127</u>
<u>Les Kanaks minoritaires sur leur sol.....</u>	<u>133</u>
<u>Pourquoi l'indépendance ?</u>	<u>135</u>
<u>La montée des tensions.....</u>	<u>140</u>
<u>La voie de la révolte.....</u>	<u>149</u>
<u>Pour un <i>oui</i> ou pour un <i>non</i>.....</u>	<u>156</u>
<u>Sortir du sommeil.....</u>	<u>157</u>
<u>Une victoire à la Pyrrhus.....</u>	<u>160</u>
<u>Une défaite refusée.....</u>	<u>161</u>
<u>Que nous montre le miroir ?</u>	<u>163</u>
<u>Le rêve, la colère, la peur et l'espoir.....</u>	<u>168</u>
<u>Le référendum de Pandore.....</u>	<u>170</u>
<u>« Oui » à quoi ?</u>	<u>172</u>
<u>Quelles options nous reste-t-il ?</u>	<u>173</u>
<u>Une histoire d'héritages.....</u>	<u>179</u>
<u>Un statu quo frustrant.....</u>	<u>182</u>
<u>L'approche politique et fiscale.....</u>	<u>185</u>
<u>L'approche culturelle.....</u>	<u>189</u>
<u>L'approche juridique.....</u>	<u>192</u>
<u>Le temps retrouvé ?</u>	<u>197</u>
<u>Remerciements.....</u>	<u>201</u>
<u>Annexes.....</u>	<u>203</u>
<u>Déclaration de Nainville-les-Roches.....</u>	<u>203</u>
<u>Préambule de l'Accord de Nouméa.....</u>	<u>205</u>

*À Rossana,
ma muse et mon socle.*

INTRODUCTION

*Je sais bien ce que je fais,
mais non pas ce que je cherche.*

Montaigne

Comment je suis devenu métis

Il y a quelque temps, j'ai vécu une scène qui m'a attristé. J'ai demandé à un jeune où il allait et il m'a répondu : « Nulle part. Vous autres, les Blancs, vous avez volé nos terres » .

Avant que je trouve quoi lui répondre, il avait tourné le dos.

Un million de souvenirs et de pensées se bouscullaient dans ma tête.

Il y a cinquante ans de cela, dans l'école primaire de Pont-des-Français, il y avait peu d'élèves à la peau blanche. Mais déjà, la collection d'ethnies qui la peuplaient savait distinguer à coup sûr les Caldoches de ceux qui venaient de débarquer dans le pays. Nous n'étions que trois dans ce cas : un dénommé Citron, fils de gendarme (la gendarmerie était juste à côté de l'école), mon frère et moi-même. Et les qualificatifs « blanc-blanc ¹ » ou « blanco-farine » nous étaient réservés.

Comment nous avait-on repérés et identifiés aussi rapidement ? Je l'ignorais à l'époque. Ce que je savais, c'est que je ne me sentais pas particulièrement solidaire du jeune Citron. Pas plus que des Kanak, des Wallisiens ou des Caldoches qui étaient là. Je pensais être absolument étranger à tout le monde.

Quand on m'a expliqué que « Blanco-farine » était un équivalent de « Zoreil » , j'ai demandé qu'on me dise en quoi consistait exactement ce genre de compliment. Et, au vu de la réponse obtenue, j'ai décidé que non, quelles que soient les apparences, je n'étais pas celui qu'on s'imaginait.

On me disait qu'un Zoreil était quelqu'un qui était né en France et qui débarquait de France. Je suis né au Maroc. Et si je débarquais bien de France, je n'y avais passé que la moitié de mes six courtes années de vie et je ne me sentais pas « Français » pour autant.

Qu'étais-je, alors ?

Les premiers groupes dont je me suis rapproché étaient constitués de jeunes Kanak, et surtout de jeunes filles. De tous ceux qui étaient dans la cour de récréation, c'était elles qui semblaient les moins hostiles aux Blancs-blancs. D'un côté, des filles de la tribu de Saint-Louis. De l'autre, des filles de Lifou. Et comme je m'amusais beaucoup en imitant les divers accents que j'entendais autour de moi, je les faisais s'esclaffer en prenant l'accent de Saint-Louis quand j'étais avec les Lifou, et celui de Lifou quand j'étais avec les Saint-Louis.

J'entamais ma carrière de Caméléon.

Plus tard, j'ai constaté qu'un grand nombre de Pieds-noirs avait débarqué dans le pays et je me suis demandé si je n'étais pas l'un d'eux. Hélas, ils venaient presque tous d'Algérie, et les communautés de Pieds-noirs d'Algérie et du Maroc ont toujours éprouvé une certaine défiance l'une envers l'autre. Leurs histoires et leurs mentalités divergent. Même si leur accent était amusant à contrefaire, je ne me sentais pas leur appartenir.

Au collège de Rivière-Salée, j'ai eu souvent l'occasion de me frotter à des membres de la communauté wallisienne. J'écris « frotter » , mais je pourrais écrire « fritter » , tant j'avais du mal à établir un rapport autre que celui de la confrontation physique avec ces jeunes qui me semblaient pleins d'une colère permanente et inexplicable. Petit, frêle et moins âgé qu'eux, dans nos bagarres, j'avais toujours le dessous, bien sûr. Mais il m'arrivait occasionnellement de rendre des coups et, aujourd'hui, je les considère comme des « frères de sang » , frères de ce sang que nous avons échangé en tentant de nous affirmer, de nous défendre, de survivre, de

¹ Blanc-blanc : on peut comprendre « plus blanc que blanc », c'est-à-dire, encore plus blanc que les Caldoches.

nous en sortir comme nous le pouvions. D'exister, finalement.

Je commençais ainsi à étendre ma famille.

Étais-je en train de devenir calédonien ?

On m'expliqua gentiment que non. À cette époque-là, les choses étaient parfaitement claires : pour être un Calédonien, il fallait être né de parents calédoniens. Ça ne se négociait pas.

Qu'étais-je, alors ?

Beaucoup plus tard, un couple de Kanak de l'aire coutumière Ajië, demanda à adopter l'une de mes filles. Cela plongea d'abord ma femme et moi-même dans une grande perplexité. Mais on nous expliqua qu'il s'agissait d'une adoption symbolique et qu'en cas d'accord, notre fille resterait bien la nôtre. Une présence occasionnelle dans sa nouvelle famille kanak serait suffisante pour qu'ils se considèrent comme ses parents. Nous avons accepté. On nous a souvent accueillis en tribu avec autant de chaleur et d'affection qu'il est possible d'en donner. Pour ce qui est des coutumes, on nous a laissé le temps nécessaire pour apprendre les bons réflexes. Ma nature de Caméléon a été mise à rude épreuve. Mais on m'a toujours pardonné mes maladresses.

Je me suis fait d'autres amis parmi les Caldoches. On a ri ensemble des histoires de Jeulin ² où ils se moquent d'eux-mêmes. C'était le signe qu'on m'acceptait comme un membre de la famille. Des familles immenses, liées entre elles et avec la terre qu'elles foulent. Contre toute logique, je m'y suis parfois senti plus orphelin que jamais. Je savais que ça venait de moi, et pas d'eux. Et ça ne durait jamais longtemps, l'affection est un bon médicament.

Mais quand un cousin éloigné me disait, avec beaucoup de cœur : « pour moi, tu es calédonien » , je ne pouvais pas m'empêcher d'entendre le « pour moi » qui voulait dire « pour les autres, je ne te promets rien » .

La vie m'a offert l'occasion de nouer des amitiés dans presque toutes les autres communautés du pays, m'offrant à chaque fois leur vision des choses, du monde et de la vie.

Mais je ne savais toujours pas ce que j'étais.

Tous ceux qui me rencontrent pour la première fois continuent à me voir comme un Zoreil, sans doute à cause de mes yeux bleus et de ma peau qui ne veut pas bronzer. J'ai été tenté de me rallier à l'opinion générale. Mais je suis beaucoup trop calédonien pour me sentir solidaire des préoccupations et des centres d'intérêt des derniers venus. Ils disent « je voudrais rentrer en Métropole » quand je dis « je pars en France » . Ils disent « tongs » quand je dis « claquettes » , « sachet » quand je dis « pochon » , et ils me corrigent, convaincus qu'ils savent mieux que moi comment nommer les choses. Non, je ne suis pas un Zoreil.

Un beau jour, j'ai mis fin à cette quête d'identité en décidant que j'étais « métis culturel » . Ça en bouchait un coin à tout le monde, et au moins, j'avais un mot auquel me raccrocher.

Métis.

Et même si l'on m'a longtemps refusé cette qualité, au fond de moi, en secret, je me sens bien Calédonien. Et même, ha, ha ! je me sens peut-être un peu plus Calédonien que tous les autres, quoi qu'ils en pensent.

² J'ai bien peur d'avoir oublié le prénom de ce monsieur Jeulin, originaire de la région de Bourail, qui est un personnage authentique de l'histoire calédonienne. Il s'est fait connaître par ses histoires absolument invraisemblables de chasse, de pêche et de Dame Blanche, qui continuent encore à circuler dans certains milieux caldoches.

Métis calédonien.

D'un certain point de vue, je ne suis rien, parce que je n'appartiens à aucune communauté reconnue, parce que je n'en ai jamais choisi une sur laquelle j'aurais été contraint de m'aligner.

Pourquoi ne pas considérer que j'appartiens à toutes ?

Chaque communauté m'a offert une part d'elle-même que je me suis appropriée et que je porte au fond de moi.

Je me suis donné à elles, et elles m'ont accueilli. Don et contre-don : la coutume est faite ! ³

Voilà comment je suis devenu métis, même si pour quelques dinosaures, cela veut encore dire bâtard. À tout prendre, bâtard me convient aussi. C'est beaucoup mieux que rien.

Je ne suis pas seul à pouvoir dire ça. Ici, nous sommes une légion à être métis, par le sang ou par nos choix, même si certains ont du mal à l'assumer, comme j'ai eu moi-même des difficultés à le faire pendant la plus grande partie de ma vie.

À chaque génération, les métis génétiques et culturels sont plus nombreux. Aucune idéologie, aucun racisme, aucune rancune, aucune souffrance ne peut l'empêcher.

Nous sommes les enfants de ce pays. Nous sommes son avenir. Nous sommes la force qui fera plier la flèche immobile du temps.

Voilà ce que j'aurais voulu dire à ce jeune croisé dans la rue : que je ne me sentais pas si Blanc que ça, que nos peaux ne décident pas de tout, que nos cultures sont désormais si mélangées qu'elles sont indissociables, que nous sommes tous métis, même quand nous l'ignorons, même quand nous le refusons.

³ Les traditions sociales kanak sont régies par ce qu'on appelle « la coutume ».

« La Coutume kanak est multiple et complexe. (...) Elle est un acte d'échange cérémoniel qui marque la relation et la position vis-à-vis de l'autre. Elle se traduit en paroles, en gestes et en dons. Elle se matérialise en objets et en ignames. Elle représente les règles de vie, la bienséance, l'accueil, le respect et l'humilité. » Site Internet *Coutume kanak*, Sébastien Lebègue, 2013-2019, ADCK — Centre Tjibaou.

C'est compliqué

Cette fois-là, j'ai manqué de courage et de force. Je me fais peut-être vieux.

Dans le temps, je ne l'aurais pas laissé partir ce jeune homme sans lui répondre. En 1985, sur la plage de Bourail, je n'ai pas hésité à provoquer un groupe de Caldoches dont le discours raciste me hérissait le poil. « Il faut se débarrasser des Canaques » , disaient-ils. La guerre grondait dans les terres alentour. Avec ce que je leur ai répondu, je suis passé à deux doigts de me faire lyncher. « T'es dingue ! » m'a dit l'ami qui m'avait invité dans ce groupe. « Tu réfléchis pas ! »

J'essayais, pourtant.

Plus tard, lors de mes séjours en Métropole, c'est avec des « Français de France » que j'ai eu des discussions houleuses. Selon qu'ils étaient de droite ou de gauche, c'est-à-dire contre ou pour l'indépendance, ils avaient toujours des idées bien ancrées sur la Nouvelle-Calédonie. Et, dans les deux cas, ces idées me semblaient artificielles, réductrices, et toujours à vingt-deux mille kilomètres de la réalité.

Le pire, c'est qu'après avoir beaucoup lu sur le passé du pays et longtemps réfléchi à mes propres idées, je me suis rendu compte qu'elles tournaient en rond, elles aussi, que je n'échappais pas aux préjugés, et que mes points de vue ne concordaient pas toujours avec ce que disait la voix caverneuse de l'histoire.

J'ai lu, encore et encore. Et j'ai écouté, encore et encore, tous ceux qui avaient quelque chose de personnel à dire, pour essayer de comprendre mieux.

Un jour, un Italien m'a demandé de lui expliquer ce qui se passait avec ces référendums à répétition et pourquoi on y reposait toujours la même question, comme si on était sourds. À croire que dans la population, au lieu de répondre *Oui* ou *Non*, on répondait *Hein ? T'as dit quoi ?*

Je l'ai prévenu que c'était compliqué. Il savait écouter, cet Italien, alors j'ai continué à parler. Mais à chaque fois que j'avais fini de lui exposer une partie du problème et qu'il m'interrogeait sur une autre, je commençais par lui dire « Alors..., c'est compliqué, tu vois... » À la fin, il s'est mis à en rire, et comme je cherchais mes mots pour lui parler du métissage en Nouvelle-Calédonie, il m'a dit « Laisse-moi deviner : c'est compliqué ! »

Oui, c'est compliqué d'y voir clair dans ce que nous sommes. C'est compliqué de combattre les idéologies qui s'appliquent à notre position, le colonialisme, le décolonialisme, le post-colonialisme, l'anticolonialisme, et toutes les idées reçues qui vont avec.

Tellement compliqué qu'on s'y est englués.

Le temps suspendu

La revendication d'indépendance trouve sa source dans le passé, dans l'autrefois, dans le pays des morts. Les Kanak décimés par des maladies étrangères sont morts par dizaines de milliers. D'autres encore sont morts sous les balles des militaires et des gendarmes. Ceux qu'on appelait « les colons Guyon » et « les colons Feillet » sont morts à leur tour. Les bagnards et les déportés sont morts. Ataï et ses guerriers sont morts, tout comme Segou⁴. Et, plus près de nous, Machoro, Yéiwéné, Lafleur et Tjiabou sont morts, comme Djubelly Wéa⁵.

Ils ont cessé de se battre. Reposent-ils en paix ?

Ce qui est sûr, c'est que nous, les vivants, nous continuons à nous quereller en leur nom. Nous habitons leur pays au lieu d'habiter le nôtre.

On pourrait croire que depuis trente-cinq ans, la Calédonie est entrée dans le « cycle de l'igname », le temps kanak, sans passé ni futur lointain, où chaque jour n'est que le hier de demain.

Mais, non. Le passé a dévoré notre présent et a pris sa place. C'est hier pour toujours. Le temps ne tourne pas en rond. Il s'est arrêté, tout simplement. L'horloge est cassée.

Bien sûr, la vie continue. Des gens sont arrivés, se sont installés et ont menacé de modifier l'équilibre existant. Mais, comme on est malins, on a dit : « On va faire comme si de rien n'était. On va les oublier, on ne va pas les compter. Comme ça, rien ne va changer. »

Et le corps électoral s'est figé, jusqu'à se pétrifier.

En mai 2018, juste avant le premier des trois référendums d'autodétermination qui allaient avoir lieu, Emmanuel Macron est venu nous voir et nous a dit : « Jusqu'à ce jour, la Calédonie était française en vertu de la prise de possession de 1853. Oublions tout ça, c'est du passé. Désormais, c'est aux Calédoniens de décider. »

Tout le monde a applaudi. Nous, ce qui nous plaisait, c'est qu'on allait décider.

On a encore décidé que rien n'allait changer.

Ces trois référendums ont donné le même résultat que celui de 1987. Les mêmes régions ont voté la même chose. Nous ne sommes toujours pas d'accord entre nous. Toujours pas d'accord pour les mêmes raisons. Et toujours pas d'accord de la même façon.

Une guerre civile pour rien, et trente-cinq ans de perdus. Trente-cinq ans pendant lesquels l'économie du pays a tourné au ralenti, faute d'investisseurs prêts à parier sur un avenir incertain. Trente-cinq ans pendant lesquels une nouvelle génération de Kanak a vu le jour et a grandi dans l'espoir sans lendemain de l'indépendance. Trente-cinq ans à entretenir l'hostilité entre les deux camps, à se disputer sur la composition du corps électoral, à menacer de sortir de l'accord avant l'heure, à menacer de reprendre la guerre, à camper sur ses positions jusqu'à en avoir des crampes.

Trente-cinq ans à attendre un *oui* ou un *non* pour une question qui ne pouvait rien résoudre, quelle qu'en soit l'issue. Trente-cinq ans à marginaliser tous ceux que la question de

⁴ Segou est le nom du Kanak de Canala qui tua Ataï d'un coup de sagaie avant de le décapiter. Ségo était un auxiliaire kanak, c'est-à-dire un employé de l'administration française. Il appartenait à la colonne Le Golleur-Gallet formée de Kanak, de francs-tireurs (déportés politiques) et de déportés de droit commun.

⁵ Djubelly Wéa est le nom du pasteur d'Ouvéa, indépendantiste radical, qui tua Yéiwéné et Tjibaou avant d'être lui-même abattu par le garde du corps de Tjibaou. Wéa estimait que les signataires de l'accord de Matignon avaient trahi la cause kanak en acceptant la paix.

l'indépendance n'intéressait pas.

Trente-cinq ans à mettre de côté les vrais problèmes auxquels il fallait s'attaquer : la formation, le civisme, l'identité calédonienne et les inégalités sociales.

Et nous voilà revenus à une situation où le corps électoral restreint, qui donnait un espoir aux indépendantistes, a pris fin. Désormais, si un nouveau référendum est organisé, il ne pourra plus déboucher sur l'indépendance. Cette question est réglée pour plusieurs décennies. Jusqu'au jour lointain et incertain où la population kanak pourrait redevenir majoritaire.

Allons-nous encore attendre ?

Illégitime

Un jour, en farfouillant dans les archives des *Nouvelles-Calédoniennes*, je suis tombé sur la Une du 23 juillet 1982. Elle comporte une grande photo prise depuis la cathédrale où l'on voit une foule de manifestants sur la gauche, et un escadron de CRS sur la droite, qui s'apprête à les charger sur le boulevard Vauban. Entre les deux, il y a un grand espace vide et, au milieu de l'image, perdu au beau milieu de cet espace, un jeune gars minuscule qui court comme un dératé, avec un sweat-shirt enroulé autour de la taille. On ne voit pas bien son visage. On ne voit pas non plus qu'il porte un appareil photo à la main.

Le jour de cette Une, j'avais dix-neuf ans et je vivais avec une journaliste. Cette année-là et les suivantes, elle m'a souvent demandé de prendre des photos de ce qui se passait, parce que je courais vite et que je n'hésitais pas à aller des deux côtés des barrages qui se multipliaient sur les routes et dans les rues.

Malheureusement, pour les photos, je n'étais pas doué. Ce jour où je me suis retrouvé coincé entre les manifestants et les CRS, je croyais en avoir pris des bonnes. Mais en rentrant chez moi, j'ai vu que la pellicule était mal chargée et que le compteur était resté à zéro. Ce que la Une du 23 juillet illustre à mes yeux, hormis mon éternelle position d'entre-deux, c'est mon incapacité à saisir l'instant.

Parfois, je me demande si cette photo ne résume pas ma vie. Si je n'ai pas toujours été là en simple observateur, avec un appareil photo qui ne marche pas. Et les jours où je désespère, je me dis que c'est sans importance. De toute façon, rien ne change, rien ne bouge dans ce pays où le temps est suspendu. À quoi bon prendre des photos ?

Pourtant, je ne peux pas me contenter de ça.

J'ai recommencé à lire, pour essayer de comprendre mieux. Et à force de tout recroiser, il m'a semblé que quelque chose émergeait, qui méritait peut-être d'être partagé.

Je me suis mis à écrire. Ça m'aide toujours à ranger mes idées.

Aïe ! Quelle douleur ! Quelle honte !

J'avais si honte que j'ai eu du mal à avouer à mes proches dans quoi je m'étais lancé. J'avais même du mal à me l'avouer à moi-même.

D'où venait cette honte ? Qu'est-ce qui la provoquait ? Après l'avoir un peu digérée, je me suis dit qu'elle témoignait peut-être de quelque chose d'intéressant.

Avant toutes choses, je ne me sentais pas légitime. J'étais en train de brasser des idées sur ce qui avait fait naître le rêve d'indépendance, alors que je ne suis pas historien. J'allais devoir aborder des notions que se réservent normalement les sociologues, les ethnologues et les anthropologues. Sans parler des conséquences économiques, fiscales et politiques et des compétences qu'elles demandent pour être bien comprises. Moi, je n'ai qu'une formation d'électronicien.

Bien sûr, ça ne m'empêchait pas de réfléchir et d'exposer un point de vue.

Mais c'est peut-être ce point de vue qui me semblait, par-dessus tout, illégitime. C'est peut-être de ça que j'avais tellement honte. Je ne suis pas né dans le pays. Je ne suis ni Kanak ni Caldoche. Qu'est-ce qui me donne le droit de me mêler de cette histoire ?

Nous, les Calédoniens, on n'est pas comme les autres. Personne ne comprend rien à ce qu'il se passe chez nous. On nous compare à l'Australie, mais ça n'a rien à voir. On nous compare à l'Algérie, mais ça n'a rien à voir. On nous compare à la Palestine, mais ça n'a rien à voir.

Vous connaissez ce discours ? J'y ai eu droit des millions de fois. À l'entendre, on pourrait croire qu'il y a les êtres humains d'un côté, et les Calédoniens de l'autre. Et moi, justement, je trouve qu'il y a beaucoup à voir, entre ce qui se passe ici et ce qui s'est passé et se passe encore en Corse, en Palestine, en Lybie, en Italie ou ailleurs. Je nous trouve très humains. Et si on m'a autrefois contesté la qualité de Calédonien, parce que je ne suis pas né ici, il y a une chose qu'on ne peut pas m'enlever : j'y ai toujours vécu et je connais bien le pays. Puis-je bousculer toutes ces fichues questions qui ne parviennent pas à avancer depuis des décennies ?

Dehors ou dedans, on n'est jamais où il faut pour tout voir dans son entier. Je sais bien que ma drôle de position intermédiaire ne m'évitera pas les partis pris et les jugements hâtifs. Jamais je ne parviendrai à l'objectivité que je voudrais atteindre. Puis-je tout de même m'en approcher davantage ?

Puis-je seulement retrouver le sens de la provocation qui m'animait autrefois et l'utiliser, non pas pour accuser, non pas pour blesser, mais au moins pour secouer les tabous qui nous emprisonnent ?

Quand on me demande si je suis pour ou contre l'indépendance, j'ai l'impression qu'on me demande « Quelle est la différence entre un pigeon ? » Cette question donne l'impression d'avoir du sens, mais quand j'essaie d'y répondre, je constate que c'est impossible. Et apparemment la Calédonie tout entière a le même problème. Comment faudrait-il reformuler les choses pour qu'on puisse enfin apercevoir des réponses ?

Si de nombreux Caldoches se sont déjà exprimés par écrit sur ce sujet, les Kanak, ancrés dans une culture orale, l'ont trop peu fait. Peut-être que ma position de métis culturel n'est pas si boiteuse. Peut-être qu'elle me permet d'explorer un entre-deux.

Il fallait que j'essaie, malgré tout.

Je me suis remis à écrire et j'ai commencé par interroger les mots qui se formaient sous mes doigts. Caldoche, Kanak, Zoreil... c'est quoi, tout ça ?

*Si vous étiez d'accord
avec tout ce que j'ai écrit,
ce livre ne servirait à rien.*

Eckart Von Hirschhausen

LES MAUX DES MOTS

*Les mots sont comme les sacs :
ils prennent la forme de ce qu'on met dedans.*

Alfred Capus

C'est quoi, un Caldoche ?

« De fait, selon un trait profondément humain, il est communément admis que le temps donne une garantie de respectabilité. Ainsi, comme il y eut les nouveaux nobles ou qu'il y a aujourd'hui les nouveaux riches, il existe des métropolitains qui souhaitent intégrer la communauté caldoche. En dépit de leur bonne volonté et de leur sincérité, ils resteront des êtres hybrides, et la situation inconfortable dans laquelle ils se trouvent, n'étant plus un Zoreil fraîchement débarqué ni vraiment un Caldoche, représente une sorte de rite initiatique qui perdurerait le temps d'une génération. »

Frédéric Angleviel in Être Caldoche aujourd'hui — Éd. Île de lumière, 1994.

Le terme « Caldoche » n'existait pas en Nouvelle-Calédonie avant les années soixante. Dans les décennies précédentes, les Blancs installés dans le pays se donnaient tout simplement le nom de « Calédoniens » .

Tout simplement ? Pas si sûr...

À partir de 1968, l'envolée des cours du nickel provoqua une frénésie économique sans précédent en Nouvelle-Calédonie, deuxième producteur mondial de ce minerai à l'époque. Ce « boom du nickel » fut à l'origine d'une immigration massive de main-d'œuvre d'origine essentiellement métropolitaine et wallisienne. La population de la capitale doubla en moins de dix ans, ce qui provoqua, entre autres choses, une effroyable crise du logement.

On ne saura jamais avec certitude qui a inventé le mot « Caldoche »⁶, mais ce qui est sûr, c'est qu'il fut rapidement employé par les Métropolitains et Pieds-noirs⁷ qui débarquèrent à l'occasion de ce boom et qui s'étaient aussitôt vu affublés du nom de « Zoreil » par les Calédoniens en place. Les Zoreils n'appréciaient pas leur nom, et encore moins sa connotation péjorative régulièrement soulignée par ses variantes : « zozo » , « culé d'zor » , ou « ZAM⁸ » (Zoreil À Merde). Car, même si l'administration de l'époque obligeait chaque nouveau venu à disposer d'un billet de retour ou d'une somme minimum garantissant la possibilité de le

⁶ Dans *Être Caldoche aujourd'hui* (éd. Île de lumière, 1994), Paul Griscelli situe l'origine du mot dans un article paru dans le journal *L'Avenir Calédonien* (journal du parti politique l'Union Calédonienne), le mardi 9 mai 1967. Cet article cite des propos du directeur des Renseignements généraux qui y aurait employé le terme « Calédoche ». De Calédoche à Caldoche, il n'y avait qu'un pas.

Mais l'ouvrage *Mille et un mots calédoniens* (éd. FOL, 1982) impute son invention à la journaliste et polémiste calédonienne Jacqueline Schmidt qui aurait signé, dans les années 1960, ses articles sous le pseudonyme « Caldoche ».

⁷ Voir en page de gauche.

⁸ Le concept du ZAM ou « Zoreil À Merde » est une sorte de légende urbaine qui circule surtout pendant les années 70-80. Selon ce mythe, la revendication indépendantiste ne serait pas une idée d'origine kanak. Elle aurait été inventée par des Zoreils malveillants dont le seul but était de « foutre la merde » dans notre beau pays où, jusqu'alors, tout allait bien et où tout le monde s'entendait à merveille. Cette théorie du complot envisage les Kanak comme une population naïve, incapable de penser par elle-même, et qui se serait laissé convaincre de prendre les armes pour le seul plaisir de satisfaire les agitateurs communistes venus de l'extérieur.

financer⁹, la plupart des migrants venaient là pour s'y installer et y rester pour de bon. En bref, ils ambitionnaient de devenir des Calédoniens. Sauf que l'appellation était déjà prise et même jalousement confisquée par ceux qui les avaient précédés. Toutefois, après quelques années passées sur le Caillou, des enfants nés sur place, une maison construite et une situation établie, quoi qu'en disent leurs prédécesseurs, les migrants se considéraient bel et bien comme Calédoniens et ne pouvaient plus se reconnaître dans l'appellation de « Zoreil » dont ils affublaient par contre, avec un plaisir revanchard, ceux qui débarquaient après eux.

Hélas, quels que soient leurs efforts d'intégration, quelle que soit leur volonté de se couler dans le moule du pays, on continuait de leur affirmer qu'ils ne seraient jamais des Calédoniens¹⁰, qualité strictement réservée à ceux qui étaient nés sur le Caillou (si possible de parents nés sur le Caillou, deux ou trois générations d'implantation étant préférables pour garantir le label).

Mais les Zoreils ne l'entendaient pas de cette oreille. Puisqu'on leur imposait de distinguer les Calédoniens de souche de ceux qui ne l'étaient que par adoption, ils trouvèrent un mot pour le faire : les anciens immigrés se retrouvèrent qualifiés de « Caldoches » .

Ces derniers tentèrent aussitôt de renverser l'équation : ils proposèrent des termes afin de distinguer les immigrés installés depuis plusieurs années, « Calzor » , ou « Zorcal » , dont la composition parle d'elle-même : un peu Calédonien, un peu Zoreil. Des métis, en somme. Ces mots ne rencontrèrent hélas pas le succès espéré, tandis que celui de « Caldoche » se répandait comme la peste.

En 1984, lorsque des centaines de journalistes débarquèrent sur le Territoire pour couvrir la guerre civile¹¹ qui venait de s'y déclarer, ils eurent les plus grandes difficultés à comprendre le paysage culturel qu'on leur y présentait. Bien souvent, ils écrivaient leur premier « papier » dans l'avion qui les amenait sur place, avant même d'avoir pu constater et éprouver la réalité locale. Pour accomplir leur mission, il leur fallait tout simplifier, identifier clairement les bons et les méchants, et décrire en phrases simples et brèves ce qu'ils croyaient avoir compris. Ce fut l'apothéose du mot « Caldoche » . Car si ces journalistes avaient écrit que des Calédoniens s'opposaient aux Kanak, le public métropolitain se serait inmanquablement dit : « Les Kanak sont évidemment des Calédoniens, alors, contre qui se battent-ils ? »

Par ailleurs, il était difficile d'entrer en contact avec les protagonistes les plus actifs du conflit. Les voyages en Brousse étaient compliqués et parfois dangereux. Les habitants y étaient peu bavards et souvent confus. Il était plus facile de se faire expliquer la situation par des habitants d'origine métropolitaine vivant à Nouméa, moins impliqués dans le conflit et donc — on pouvait l'espérer — un peu plus réfléchis et objectifs. Il se trouve que ces derniers avaient déjà inventé le mot « Caldoche » et l'employaient à profusion. Par la récupération enthousiaste qu'en firent aussitôt les journalistes, il se vit propulsé dans le Petit Larousse.

⁹ L'entrée sur le territoire de Nouvelle-Calédonie ne pouvait en effet être autorisée qu'à ces conditions. Quand le migrant arrivait en Nouvelle-Calédonie avec un aller simple, il devait faire valoir une caution qui garantissait la possibilité de son rapatriement à ses propres frais.

¹⁰ Des efforts et une volonté d'intégration que l'on attendait d'eux. Faute de quoi, ils se voyaient baptisés « Cinq-cinq ». Ce qualificatif provenait du taux de conversion du franc CFP en franc français : il fallait diviser une somme exprimée en CFP par 5,5 pour obtenir son équivalent en francs français. Le Cinq-cinq était le Zoreil soupçonné de venir en Nouvelle-Calédonie à seule fin d'y gagner de l'argent. Un argent qu'il s'empressait de rapatrier vers la Métropole plutôt que de le dépenser sur place. Dans l'image caricaturale que l'on aimait en faire, le Cinq-cinq détestait et critiquait la Nouvelle-Calédonie tout en y vivant, et retournait en Métropole, sitôt fortune faite.

¹¹ Une guerre civile qui ne fut pas nommée ainsi sur le moment. Pendant plusieurs décennies, on y fit référence par l'euphémisme « les événements ».

La popularité désormais nationale du terme « Caldoche » ne le rendit pas plus acceptable par ceux qu'il désignait. J'ai eu mille fois l'occasion d'entendre « Ne m'appellez pas comme ça, s'il vous plaît. « Caldoche », c'est un mot inventé par les journalistes Zoreils qui voulaient dire du mal de nous. Moi, je suis calédonien, pas caldoche. »

Aujourd'hui, ce mot garde pourtant un très large usage dans l'ensemble de la population, y compris, de plus en plus, parmi les Caldoches eux-mêmes.

Il s'avère que la distinction introduite par ce terme était absolument nécessaire à l'évolution de la société. Son invention a enfin permis de libérer l'usage du mot « Calédonien » dont nous avions cruellement besoin pour fonder une identité commune.

C'est quoi, un Calédonien ?

Si les Zoreils des années-nickel ont rapidement réagi à la façon exclusive dont leurs prédécesseurs usaient du mot « Calédonien », les Kanak avaient aussi de bonnes raisons de le faire. Car, s'il était évident, pour les journalistes cités plus haut, que les Kanak étaient des Calédoniens, ça n'était curieusement plus le cas aux yeux des Caldoches. Les descendants d'immigrés japonais, chinois, vietnamiens, malbars et javanais, pourtant implantés dans le pays depuis plusieurs générations, ne l'étaient pas davantage. Pas plus que les Tahitiens, les Wallisiens ou les Futuniens qui représentaient pourtant une part de plus en plus importante de la population. Par le terme « Calédonien », on désignait un descendant de colon¹², un point c'est tout. Toutes les autres composantes de la population étaient désignées par leurs origines. « Calédonien » pouvait être utilisé largement en tant qu'adjectif (population calédonienne, économie calédonienne, etc.), mais pas en tant que nom.

Cette restriction, qui peut sembler étrange aujourd'hui, a pourtant laissé de nombreuses traces dans l'histoire. En voici une : à la fin des années quatre-vingt, un petit groupe de résistants s'oppose à l'hégémonie loyaliste¹³ menée par Jacques Lafleur. Entre autres initiatives, ils créent une association qu'ils intitulent UCDPK : Union des Calédoniens Pour un Dialogue avec le Peuple Kanak. D'un côté, les Calédoniens, de l'autre, les Kanak¹⁴.

Pourtant, si les fondateurs de l'UCDPK distinguent les Kanak des Calédoniens, ça n'est certainement pas dans une volonté d'exclusion.

Je me souviens très clairement avoir entendu des Kanak employer « Calédoniens » pour désigner les Caldoches, se privant de même coup de cette qualité. Jean-Marie Tjibaou, comme bien d'autres leaders kanak, l'a fait à maintes reprises dans ses discours.

« Dans les années quatre-vingt, le mot « Calédonien » était pour les Kanak un mot complètement d'exclusion : on n'entendait plus de Kanak dire « Je suis calédonien ».

Le mot « Calédonien » représentait les Blancs, et pas eux. »

Louis-José Barbançon in *Être Caldoche aujourd'hui*,
Éd. Île de lumière, 1994.

¹² Jusqu'aux années quatre-vingt, la majorité des Caldoches préféraient ignorer leurs antécédents bagnards qui, lorsqu'ils existaient, avaient été tus et cachés par les familles concernées. Ce n'est qu'à partir de 1990 que des listes de noms de déportés commencèrent à circuler largement, permettant à ceux qui le souhaitaient de découvrir la raison pour laquelle leurs ancêtres étaient arrivés en Nouvelle-Calédonie, selon qu'ils figuraient ou non sur ces listes.

¹³ Loyaliste : nom revendiqué par les opposants à l'indépendance de la Nouvelle-Calédonie.

¹⁴ On retrouve cette opposition dans beaucoup de passages du livre *Le Pays du Non-Dit* (1992), écrit par Louis-José Barbançon qui fut l'un des fondateurs de l'UCDPK :

« Les jeunes Calédoniens (...) ne comprennent rien à la revendication kanak. »

« Je ne sais pas quel jour il est pour les Kanak, mais je sais que pour les Calédoniens, il est bien tard. »

« Entre Kanak et Calédoniens, les relations n'ont pas toujours été aussi tranchées ni aussi simplistes qu'aujourd'hui. »

Mais le même Louis-José Barbançon écrit avec lucidité, un peu plus tard, dans *Être Caldoche aujourd'hui* :
« Est-ce que, pour le futur, il ne serait pas important de réserver le mot « Calédonien » comme terme rassembleur, générique, pour l'ensemble du pays et des populations de ce pays (...) »

De même, des Zoreils de plus ou moins longue date, ou des non-Européens de toutes origines employaient le nom « Calédonien » pour parler exclusivement des Caldoches d'origine européenne et se privaient du même coup de cette qualité. « Je ne suis pas un Calédonien » , m'a répondu un jour un descendant de Vietnamiens à qui j'en faisais la remarque. « Si je dis que je suis un Calédonien, il y a toujours quelqu'un pour me dire « ben non, toi, t'es Viet. » »

Nous n'accordons que peu d'importance à la façon dont nous utilisons les mots. Leur puissance ne s'exprime qu'à l'échelle de la société. Ils naissent de nos pratiques et de notre conception des choses et évoluent en fonction d'elles. Mais, en retour, ils conditionnent ces pratiques et ces idées, et pèsent parfois de façon considérable sur leurs évolutions. Ils divisent ou rassemblent. Ils tuent ou guérissent. Ils contribuent à écrire l'histoire, et pas seulement sur le papier.

Ça vient d'où, Zoreil ?

Comme je l'ai déjà dit, je doute que l'appropriation exclusive du terme « Calédonien » par les Caldoches se soit construite par opposition aux Kanak. Même si l'exclusion qui en résulte a fini par s'appliquer à toutes les communautés non-caldoches, je suis convaincu que ce phénomène est né des tensions entre Caldoches et Zoreils. Et ces tensions remontent bien plus loin qu'à l'époque du *boom*.

« Zoreil » n'est pas seulement utilisé en Nouvelle-Calédonie, mais aussi à la Réunion et dans d'autres anciennes colonies. Je tiens de Luc Chevalier l'une des hypothèses (très incertaines) concernant son origine. Ce terme viendrait de l'expression « les murs ont des oreilles ». Il serait né à l'époque du bagne, alors que les prisonniers étaient d'un côté du mur et les surveillants de l'administration pénitentiaire de l'autre, à l'écoute permanente de tout ce qui pouvait se dire du côté des bagnards.

Cette fable est douteuse, mais elle est intéressante parce qu'elle identifie les premiers Zoreils aux membres de l'administration, à ceux qui ont le pouvoir, mais ne s'en servent que pour réprimer. Et, une fois leurs méfaits commis, ils quittent le pays pour être remplacés par d'autres.

Dans les récits d'Achille Ballière¹⁵, par exemple, on peut constater qu'il existe, dès les débuts de la colonie, des frictions importantes entre les colons et les dirigeants de l'administration pénitentiaire. Il y a ceux qui savent (les colons installés depuis un certain temps, qui connaissent les spécificités de l'endroit), et ceux qui croient savoir et qui décident malheureusement de tout (les administrateurs obéissant aux ordres de la France lointaine).

Même si elle apparaît dans les premières années du XX^e siècle, la scission ne se creuse que progressivement. L'immigration est continue jusqu'à la période des colons Feillet, entretenant l'idée d'un flux dans lequel il n'y a pas lieu de distinguer les nouveaux des anciens. Mais elle prend fin autour de 1900 et le pays commence à fonctionner en vase clos. La population d'origine métropolitaine, qui n'avait cessé de d'augmenter jusque-là, décroît lentement, passant de 21 000 en 1900 à 16 000 en 1930.

Ceux qui restent sont fermement accrochés au pays. Ils se différencient de plus en plus des Zoreils qui continuent à se renouveler à la tête des administrations. Génération après génération, le métissage avec la population kanak, et avec les populations issues de l'« immigration réglementée » (des travailleurs chinois et javanais, puis japonais, qui venaient travailler sous contrat dans les mines) devient un phénomène visible. Mais c'est surtout le métissage culturel, l'adoption de mots et de pratiques issus des autres cultures, qui entraîne la naissance d'une identité particulière.

La Première Guerre mondiale ressoude néanmoins toute la communauté calédonienne autour de l'idée de nation française. Un millier de Kanak, « désignés volontaires »¹⁶, accompagnent le millier de Caldoches qui partent en Métropole pour y défendre la France. Au

¹⁵ *In La grande Évasion* — Michel Soulard & Alain Brianchon, éd. Humanis, 2018. Achille Ballière fut déporté politique en Nouvelle-Calédonie.

¹⁶ « C'est le grand chef qui a désigné ceux qui devaient partir. En ce temps-là, la coutume était forte. On ne discutait pas. Les soldats, ce sont des « désignés volontaires » ». Témoignage de Alun Raymond Wacapo, descendant de tirailleur, recueilli à Nang par Luc Legeard et cité dans *Mémoires océaniques de la Grande Guerre* – Chronique calédonienne, brochure du musée de la ville de Nouméa, pour son exposition de novembre 1999 à juillet 2000.

Toutefois, selon le témoignage du pasteur Leenhardt certains Kanak furent tout de même réellement volontaires, « par amour pour la France (...) les autres pour voir la guerre » (*in* ANC, Coll.G. Leenhardt, M. Leenhardt à ses parents, Do Néva, 31/01/1916).

retour, les choses ne peuvent plus être exactement comme avant. Même si les Blancs et les Noirs n'ont pas combattu côte à côte ¹⁷, ils sont inévitablement solidaires de leurs morts et de leurs souffrances réciproques. Mais rien n'est jamais simple : pendant que des Kanak mouraient aux côtés des Français sur les champs de bataille, la tribu de Tiamou se révoltait contre les troupes de l'administration locale. L'année 1919 voit donc à la fois le retour de héros kanak et la condamnation à mort des rebelles.

Vingt ans de stabilité s'ensuivent pour le pays, avant que la Deuxième Guerre mondiale ne survienne. Vingt ans, c'est peu, et en même temps, pour la Nouvelle-Calédonie, c'est énorme. Depuis le début de la colonisation, c'est la première fois qu'une période aussi longue s'écoule sans bouleversement majeur, sans arrivée massive de bagnards ou de déportés et sans révoltes kanak. La population européenne est stable, ce qui évite d'avoir à spolier davantage de Kanak de leurs terres. L'exploitation du nickel emploie de plus en plus de monde. Une bourgeoisie caldoche commence à émerger et à faire contrepoids à l'administration toute puissante. Et, dans le même temps, apparaît une timide solidarité entre les Kanak et les Caldoches moins fortunés qui réalisent qu'ils pourraient être plus forts s'ils s'unissaient dans leurs combats contre l'administration.

¹⁷ Le bataillon du Pacifique ne forma pas une unité constituée. Ses hommes furent utilisés comme supplétifs, selon les besoins des forces armées.

Néo-Calédonien, c'est comme Calédonien ?

Aux environs de 1940, le ton du journal calédonien *La France Australe*, évolue. Pour la première fois, sous la plume de colons, on peut y lire des expressions telles que « nous autres, Calédoniens... »

Une telle façon de s'exprimer était auparavant inconcevable. Jusqu'alors, le terme de « Néo-Calédonien » s'appliquait exclusivement aux Kanak¹⁸. Les Caldoches se désignaient à l'époque comme des « Colons », des « Français » ou des « Européens ».

Il est difficile d'expliquer comment et pourquoi le sens du terme « Calédonien » s'est soudainement élargi¹⁹, mais il est bien possible que les Caldoches de l'époque (comme les Mélanésiens le firent quelques décennies plus tard avec le terme « Kanak ») se soient finalement approprié cette appellation par défi. Peut-être était-ce une façon de dire aux Zoreils de l'administration : « Vous trouvez que je ressemble à un sauvage ? Eh bien, je préfère ça, plutôt que d'être confondu avec vous ! Je suis un Calédonien, et j'en suis fier. »²⁰

Parallèlement, depuis les années trente, le comportement de cette administration vis-à-vis des Kanak évolue, lui aussi, de façon importante. On souhaite désormais intégrer les indigènes à l'économie du pays et, dans ce but, on les incite et on les aide à planter du café dans les réserves qui leur sont attribuées²¹, les invitant ainsi à acquérir un statut proche de celui des colons.

Aux environs de 1950, le terme « Néo-Calédonien » peut continuer à désigner des Kanak²². Mais, sans doute parce qu'une distinction entre Blancs et Noirs semblait toujours inévitable, on réactiva aussi les mots « Indigènes », « Aborigènes », « Autochtones » ou « Mélanésiens », qu'on retrouve dans les journaux de l'époque, en compagnie de « Canaque » qui a toujours fait partie du vocabulaire de la colonie. Vint s'y ajouter

¹⁸ Et ce, avant même les débuts de la colonisation, puisque Mgr Douarre emploie les expressions « Nouveaux Calédoniens », et « Calédoniens » tout court, pour désigner les Kanak dans une lettre du 19 janvier 1844, soit moins d'un mois après son débarquement en Calédonie.

¹⁹ En 1953, le livre du P. O'Reilly, *Calédoniens*, comporte à la fois des bibliographies de Kanak et celles de descendants de colons, d'administrateurs et de bagnards.

²⁰ Dans un document édité par la Maison de la Nouvelle-Calédonie en 2010, sous la plume de Christiane Terrier et intitulé *L'Histoire de la Nouvelle-Calédonie*, on trouve ce qui suit dans un encart :

Question de terminologie

En Nouvelle-Calédonie, les Européens se sont tout d'abord identifiés par leur situation dans l'archipel : il y avait les colons d'origine libre et les concessionnaires libérés du bagne. Pendant la Première Guerre mondiale apparaît le terme « niaoulis » pour désigner les soldats mobilisés nés dans l'archipel. Devenus les « Calédoniens » pendant l'entre-deux-guerres, ils sont qualifiés de « Caldoches » par les journalistes métropolitains présents dans l'archipel au moment des troubles de 1984-1988.

²¹ Voir *Comprendre l'identité kanak*, ouvrage collectif, édition du Centre Thomas More, 1990 — p. 45.

²² Dans l'ouvrage d'Apollinaire Anova, rédigé dans les années cinquante, on relève encore l'ancien usage de l'expression « Néo-Calédonien » pour désigner les Kanak :
« Prenant de plus en plus conscience des liens de fraternité qui les unissent aux habitants des Nouvelles-Hébrides, des Salomon, des Fidji et de la Nouvelle-Guinée, les Néo-Calédoniens adopteraient plus volontiers la dénomination de Mélanésiens, qui engloberait toute cette population de la Mélanésie située entre le tropique du Capricorne et l'équateur. »

Dans le même ouvrage, les Caldoches sont appelés « Calédoniens européens ».

Voir *Calédonie d'hier, Calédonie d'aujourd'hui, Calédonie de demain* — Éd. Expressions, Mairie de Moindou – 2005.

« Cannibales » et bien d'autres : « Taouis » , « Kaouins » , « Piouins » , « Ouins » , « Kwatchs » ou « Klinchs » , dont les origines sont difficiles à établir, mais qui semblent parfois dériver de noms de clans. Ces derniers termes — surtout utilisés dans les cercles privés — étaient très négativement connotés.

Concernant les Caldoches, une alternative à « Calédonien » vit le jour. Il s'agit du mot « Niaouli » qui désignait un Blanc né dans le pays. Personnellement, j'éprouve une immense nostalgie pour ce terme qui avait une consonance plus poétique et plus agréable que « Caldoche » et qui aurait pu en jouer le rôle. Mais son emploi resta limité, et s'il est encore (rarement) employé de nos jours, c'est seulement pour désigner un descendant d'Indonésien.

Quoi qu'il en soit, avec le passage d'un million d'Américains dans le pays pendant la Seconde Guerre mondiale, les nuances du nom « Calédonien » se retrouvent au second plan. De nombreux témoignages font part de l'effet unificateur que produisit cette invasion. Les soldats américains traitaient Kanak et Caldoches sur le même pied, ou en tout cas, avec beaucoup moins d'a priori que l'administration française ne l'avait fait jusque-là. Certains Kanak en profitent pour s'émanciper et s'initier aux rouages de l'économie. Les activités dans lesquelles ils s'investissent (transport de bois, fourniture de légumes, lavage du linge) ne sont pas toujours gratifiantes, mais ils peuvent enfin les exercer de façon libre et autonome, et en tirer profit. En 1946, lorsque les Américains quittent le pays, ils l'ont considérablement transformé (routes, trains, bâtiments en grand nombre et véhicules motorisés) tout en ayant fait évoluer les mentalités.

« Les Mélanésiens, notamment, avaient eu, pour la première fois, l'impression qu'on les prenait en considération, car, lorsqu'ils travaillaient pour les forces américaines, ils étaient véhiculés et bien payés. Ils avaient travaillé comme dockers sur le port, les femmes avaient été blanchisseuses, avaient travaillé les champs pour fournir les soldats américains en nourriture, etc. »

Propos de Jean Lèques recueillis par Agnès Brot in Jean Lèques, humble habitant de la Vallée du Tir — Éd. Humanis, 2018.

En 1946, lorsque les Kanak commencent à acquérir le droit de vote (il ne fut d'abord accordé qu'aux « notables » avant d'être progressivement étendu jusqu'en 1957), la complicité entre Kanak et Caldoches est suffisante pour que la fondation d'un parti politique multiracial soit envisageable. Et c'est ainsi que, en 1953, naît l'Union Calédonienne dont la devise est « Deux couleurs, un seul peuple »²³. De toute évidence, le qualificatif « calédonien » peut donc encore s'appliquer aux Kanak et aux autres communautés²⁴, autant qu'aux Caldoches.

L'Union Calédonienne devient rapidement la première force politique du pays, semblant

²³ Le Parti communiste calédonien recueille de nombreuses adhésions kanak dès 1946. Fonder un parti multiracial était une stratégie pour éviter que les voix kanak n'aillent nourrir des mouvements dont les positions, sans doute plus radicales, auraient posé problème. L'Union Calédonienne ne repose pas seulement sur l'objectif que résume sa devise « Deux couleurs, un seul peuple », mais aussi et peut-être surtout sur celui d'un compromis aussi raisonnable que possible pour éviter un déchirement des forces politiques. Pour ceux que ce sujet intéresse, voir la contribution de Benoît Trépied à *La Nouvelle-Calédonie, nouveaux enjeux, nouveaux terrains* — Éd. Karthala, 2008.

²⁴ L'Union Calédonienne intègre, par exemple, des Calédoniens d'origine vietnamienne.

démontrer que la réconciliation entre les différentes communautés du pays est acquise et solide.

Vingt nouvelles années de calme et de prospérité s'écoulent. Mais c'est le calme avant la tempête. Une tempête qui gronde et explose dans ce qu'on appelle depuis lors « le *boom* du nickel ». Pendant les années qui précèdent, en effet, le rythme de l'immigration augmente insensiblement, jusqu'à s'affoler complètement à l'orée des années soixante-dix.

Au moment de ce *boom*, la Nouvelle-Calédonie n'a pas connu d'immigration importante depuis près de soixante-dix ans (si l'on exclut la présence provisoire des Américains), ce qui représente plus de la moitié de l'histoire récente du pays ! Les Caldoches qui sont là ont toujours vécu en vase clos, tout comme leurs parents. Et si quelques grands-pères se souviennent de l'époque du bagne où des bateaux débarquaient des migrants par milliers, ils se gardent bien d'en parler, car cette époque est devenue taboue²⁵. Les Caldoches ne voient donc aucun motif d'établir un parallèle entre leur statut et celui des nouveaux venus. Ce qu'ils ont clairement en mémoire, c'est les difficultés et les souffrances par lesquelles sont passés leurs ancêtres. Ils en ont « bavé » pour être devenus Calédoniens²⁶. Ils ont connu les morts et les terribles angoisses liées aux révoltes kanak, les cyclones, les sécheresses et les longues années de vaches maigres, comme la lutte permanente avec une administration qui ne comprenait rien à leurs problèmes. Au cours des soixante-dix ans qui viennent de s'écouler, la lointaine France est devenue une sorte de mythe un peu majestueux vis-à-vis duquel les sentiments sont partagés.

Et voilà qu'elle débarque, cette France, voilà qu'elle inonde le pays comme un tsunami.

La population de la capitale double entre 1968 et 1978. Peut-on imaginer le choc que cela représente pour ceux qui étaient déjà là ? Ils réalisent soudain que la langue française a continué à évoluer de son côté, pendant qu'ils en développaient leur propre version. Les références, les rêves et la façon de vivre des nouveaux arrivants n'ont pas grand-chose de commun avec les leurs. Des arrivants dont la plupart sont jeunes, dynamiques et pleins d'initiatives et qui, en débarquant dans ce qui ressemble pour eux à un pays de cocagne en pleine euphorie économique, n'ont aucune conscience des difficultés du passé et ne comprennent pas pourquoi les anciens n'ont pas su tirer mieux parti des opportunités qui se présentent à eux tous les jours.

La majorité des Zoreils (et notamment les Pieds-noirs) veulent laisser le passé derrière eux. Ils sont là pour oublier, pour se reconstruire une vie, ce qu'ils font avec une énergie féroce. Tandis que la majorité des Caldoches s'accroche désespérément au passé, car, plus les immigrés sont nombreux, et plus le passé devient la seule chose qui légitime et fonde leur identité. C'est lui qui explique pourquoi ils vivent autrement, pourquoi ils pensent autrement, pourquoi ils parlent autrement, et c'est lui seul qui donne un sens au désarroi qui les frappe.

Certains Caldoches commencent douloureusement à comprendre qu'ils sont en train de vivre une situation semblable à celle qu'ont vécue les Kanak cent ans plus tôt : ils se font coloniser ! Mais la majeure partie, et surtout la bourgeoisie nouméenne qui détient les clés du pouvoir, cherche surtout à profiter de la manne financière que représentent les années-nickel, et tente, dans la mesure du possible, de s'orienter dans le vent du progrès, quitte à y perdre un

²⁵ Tabou, au sens d'« interdit », « dont on ne doit pas parler ». On comprend facilement que les anciens bagnards et descendants de bagnards n'aient pas eu envie que l'on évoque leur origine.

²⁶ Dans *Bagnards, colons et Canaques* (1932), Georges Ferré témoigne : « ... une ferme de bois tombe de vétusté. Tout autour, la nature a l'air inculte et sauvage. Pour arriver jusque-là, il faut passer des torrents dont les gués deviennent impraticables par temps de pluie. Cette ferme est-elle abandonnée ? Non pas. (...) J'ai beaucoup travaillé. J'ai débroussé moi-même la forêt. Cette vieille maison fut construite de mes mains. Après deux ans de travail, j'avais soixante mille pieds de café. L'année d'après, je n'avais plus rien. Un cyclone avait tout emporté. J'ai recommencé... »

peu de son identité.

Cette acculturation ne se fait pas sans une grande douleur, car les nouveaux modèles de pensée qu'on propose aux Caldoches les chargent de beaucoup de reproches. Aux dires de certains nouveaux venus, ils seraient tous des descendants de bagnards, c'est-à-dire de voleurs et de meurtriers, chose qu'ils sont encore loin d'être capables d'entendre à ce moment-là ²⁷.

Et, pour faire bonne mesure, certaines âmes bien-pensantes les accusent d'avoir massacré la population autochtone, de l'avoir spoliée et de s'être engraisés sur son dos, oubliant que la politique coloniale a été orchestrée et mise en pratique par la France et ses fonctionnaires.

Le choc est terrible, et les Caldoches font ce que ferait n'importe quel être humain dont l'identité est bousculée et questionnée avec une telle violence : ils se replient sur eux-mêmes, sur leur communauté, et développent un solide rejet des Zoreils.

Mais, si « les autres » étaient des Zoreils, qu'étaient-ils, eux ? Pas des « Caldoches » , terme peu flatteur et qui ne s'utilisait qu'entre Zoreils avec une connotation encore très négative. Des Calédoniens, bien sûr ! C'est le nom qu'ils se donnaient déjà depuis plusieurs décennies !

Plus le besoin identitaire augmentait et plus l'usage commun dépouillait le mot « Calédonien » de ses sens précédents pour en restreindre strictement l'usage aux seuls Caldoches.

« Si l'on se réclame Calédoniens, c'est parce qu'on est exclus de certains aspects de la société, et aujourd'hui, de la vie culturelle, de la vie politique, des médias, etc. Ce constat nous pousse à nous réclamer Calédoniens, donc la même démarche que les Kanak lorsqu'ils ont commencé à réclamer d'être Kanak, quand ils se sont sentis exclus de leur propre pays. »

*Louis-José Barbançon in Être Caldoche aujourd'hui,
Éd. Île de lumière, 1994.*

Si, en 1970, l'origine des Caldoches remonte à peine à un siècle, ce laps de temps a tout de même été suffisant pour qu'ils développent une culture tout à fait spécifique. Par bien des aspects, les Caldoches représentent alors ce qu'on appelle un « peuple » , c'est-à-dire un groupe humain dont les caractéristiques sont uniques, de par ses origines et son évolution. L'invasion massive d'une nouvelle population dans le pays menace dangereusement l'identité et l'existence de ce peuple. Alors, comme tout peuple menacé, il met des défenses en place.

Notre identité définit, en particulier, la façon dont nous existons aux yeux des autres. Mais au final, et parce que les autres sont pour nous un miroir, elle définit également la façon dont nous existons à nos propres yeux. Lorsqu'elle est contestée, c'est notre droit à l'existence lui-même qui est remis en question.

Il serait absurde de vouloir dresser un parallèle trop étroit entre le destin de la communauté

²⁷ Louis-José Barbançon, lui-même descendant de bagnard, a beaucoup contribué à briser le tabou qui pesait sur les origines des Caldoches. C'est à partir des années quatre-vingt-dix qu'une large portion d'entre eux décide soudainement d'explorer leur passé. Comme le dit Louis-José Barbançon lui-même : « La Nouvelle-Calédonie est passée du moment où les gens réclamaient le droit à l'oubli, au moment où ils réclament le devoir de mémoire. » in *La mémoire oubliée de la colonisation pénale*, documentaire vidéo de France tv arts — <https://www.facebook.com/watch/?v=463731611652168>.

kanak, au début du XX^e siècle, et celui de la communauté caldoche, dans les années soixante-dix. Les traumatismes et les souffrances ne peuvent se comparer²⁸. Ces deux parcours sont pourtant de même nature. Dans les deux cas, les périodes antérieures avaient été tourmentées. Dans les deux cas, ceux qui se sentaient « chez eux » se voyaient repoussés, minorisés, dessaisis du pouvoir et incompris par les nouveaux arrivants. Dans les deux cas, leur identité et, par conséquent, leur droit d'exister étaient remis en cause.

Mais la confiscation du mot « Calédonien » par les Caldoches est loin d'être la seule conséquence du *boom* économique. La complicité profonde qui avait commencé à naître entre Kanak et Caldoches est fortement compromise par la divergence de leurs trajectoires. Tandis que les Caldoches parviennent, peu ou prou, à tirer profit du formidable développement qui reconfigure le pays, les Kanak sont laissés sur le bord du chemin. Insuffisamment formés pour profiter de l'embauche massive de la fonction publique ou parapublique, peu citoyens, et donc moins bien placés pour entrer dans le circuit économique, ils n'ont que très rarement la culture d'entreprise qui leur aurait permis de créer de toutes pièces leurs propres activités.

Et comme si ces obstacles n'étaient pas suffisants, il faut rappeler que le racisme qui avait atteint un paroxysme au début du XX^e siècle, en raison de la propagande coloniale, est loin d'être mort en 1970 (l'est-il aujourd'hui ?) et qu'il contribue à compliquer l'intégration des Kanak dans le circuit économique.

Au final, les Kanak ne bénéficient que très peu du développement du pays, tout en en subissant de nombreux inconvénients (pollution minière, occupation plus importante de certains territoires, flambée des prix, etc.). Ils souffrent de l'appauvrissement du Nord, que les Caldoches délaissent pour venir s'enrichir en ville, abandonnant du même coup les activités agricoles et d'élevage qui généraient des emplois pour les Kanak.

Les modes de vie des Caldoches et des Kanak divergent donc à une allure vertigineuse, jusqu'à aboutir, quinze ans plus tard, au divorce et à la guerre civile, sous les yeux effarés des Zoreils qui ne réalisent pas le rôle actif qu'ils ont joué dans cette tragédie.

Car je comprends parfaitement le point de vue caldoche qui rend les Zoreils de l'époque — y compris moi et mes parents — responsables des troubles qui ont suivi. Ce sont ces nouveaux arrivants qui, en envahissant toutes les structures du pays, ont déstabilisé l'écosystème fragile qui s'y était développé. Ce sont leur énergie joyeuse et désordonnée, leur volonté de tout refondre et leur appétit vorace pour la réussite, économique et politique, qui ont écrasé tout le reste, sans qu'ils s'imaginent ce qu'ils provoquaient. Comme un troupeau d'éléphants ivres dans un magasin de porcelaine.

Forts de l'idéologie anticolonialiste qui fleurissait en France, ils ne se privaient pas de donner la leçon aux Caldoches et aux Kanak. Mais dans le même temps, ils se livraient à des actions bien moins respectueuses des autres ethnies que les Caldoches, plus sincères et plus habitués à ce type de relation. Ce facteur a certainement joué un rôle dans l'explosion de la crise.

Pour autant, je ne crois pas que tous les Zoreils étaient des ZAM, et qu'on doit les tenir pour seuls responsables de la guerre civile de 1984.

²⁸ Même lorsque le traumatisme est collectif, les souffrances sont individuelles. Elles varient considérablement d'un individu à l'autre, parce qu'elles dépendent à la fois de ce que l'on porte en soi, en tant qu'individu, et des conditions dont on est victime. Ainsi, dans une même situation, certains éprouveront une souffrance si terrible qu'ils en seront détruits, tandis que d'autres parviendront, envers et contre tout, à s'inscrire dans la résilience et à s'aménager une vie acceptable.

Pourquoi tu mets jamais de « s » à Kanak ?

Il faut d'abord relever ce que le parcours du mot « Kanak » a de tout à fait particulier : alors que les deux autres ont évolué au fil de l'eau, se contentant de refléter les évolutions des pratiques et des mentalités, celui-là a été en quelque sorte « pris en main » et réhabilité par la communauté qu'il désignait.

Étrangement, l'habitude veut en effet qu'on ne se choisisse pas son nom soi-même. Ainsi en est-il des patronymes que nos ancêtres nous lèguent et des prénoms que nos parents nous attribuent.

Le terme « Caldoche » a été inventé par des Zoreils. De même, l'appellation « Zoreil » a été inventée — ou, en tout cas, choisie — par les Caldoches pour désigner ceux qui débarquaient de Métropole.

Le terme « Canaque » fut d'abord choisi par les Français pour désigner les populations indigènes de toutes les colonies du Pacifique, et même, parfois, de colonies africaines. Mais, avant d'y venir, il faut encore une fois remonter dans le temps et expliquer dans quel contexte ceci eut lieu.

Lorsque l'amiral Febvrier Despointes prend possession de la Nouvelle-Calédonie au nom de la France, en 1853, avant même l'arrivée des premiers colons, les Kanak sont déjà en train de vivre une extinction de masse.

Selon les données archéologiques disponibles aujourd'hui²⁹, la population Kanak a vraisemblablement culminé aux environs de quatre-vingts ou cent mille habitants (peut-être davantage) dans les siècles précédant la colonisation. Pour parvenir à ce niveau dans un si petit archipel, elle a dû inventer des techniques d'agriculture sophistiquées absolument inédites dans le reste du Pacifique.

Mais, à partir du XIX^e siècle, les contacts avec des étrangers se multiplient, notamment en raison des passages de plus en plus fréquents de navires anglo-saxons qui écument le Pacifique à la recherche du bois de santal et de baleines, et de navire chinois venant pêcher la bêche-de-mer. Sans en être conscients, ces visiteurs transportent avec eux de nombreux virus et bactéries (rougeole, grippe, variole, lèpre, tuberculose, etc.) face auxquels les Kanak, presque isolés depuis des millénaires³⁰, n'ont pas la moindre défense immunitaire. À ces contacts, il faut ajouter ceux qui ont lieu avec les missionnaires qui s'installent progressivement dans l'archipel.

La contamination des Kanak par des microbes qui leur étaient inconnus va être à l'origine d'une hécatombe absolument tragique. En l'espace d'un siècle, près de sept Kanak sur dix y

²⁹ Données rapportées notamment par Christophe Sand, dans sa conférence donnée le 28 juin 2018 au centre Tjibaou, Nouvelle-Calédonie.

³⁰ Il semble malgré tout probable que des rencontres épisodiques avec des explorateurs ou des migrants polynésiens aient eu lieu de tout temps. L'île d'Ouvéa, appartenant à l'archipel et entretenant avec lui des échanges réguliers, a été largement colonisée par des Polynésiens, par exemple.

succombèrent ³¹.

« Comment expliquer ce phénomène bizarre qui fait que nous apportons la mort au sein de ces malheureuses tribus en nous y établissant ? Cela est patent et palpable : partout où nous passons, l'indigène dépérit et meurt. »

Jules Garnier in Voyage à la Nouvelle-Calédonie.

Imaginons un clan qui comportait un millier d'âmes vaillantes et qui se retrouve à trois cents survivants quatre générations plus tard ! Au passage, il aura peut-être perdu son chef et sa lignée, ses cultivateurs, ses potiers, ses hommes-médecine, ses hommes-lignée, ses femmes-la-vie ³², et avec eux, des pans entiers de connaissances pratiques et culturelles.

L'installation du bagne calédonien sera le point d'orgue de cette terrible tragédie. Non seulement les porteurs de microbes débarquent alors par milliers, mais les déplacements de populations kanak provoqués ou imposés par la colonisation vont générer un brassage inédit entre eux, achevant de propager virus et bactéries.

La mortalité kanak est si flagrante que, pendant les trois premières décennies de la colonisation, ses observateurs en déduisent que la population indigène est en voie d'extinction ³³. Aux yeux de beaucoup, il est donc normal de leur prendre des terres, puisque, de toute façon, leur nombre diminue à vue d'œil, pour des raisons que l'on ne s'explique pas, mais que l'on pense à l'époque « naturelles » ou « divines ». Cette thèse de l'extinction naturelle des Kanak est alors si répandue et si profondément implantée dans les mentalités que je me souviens l'avoir encore entendue dans ma jeunesse, en 1970, alors même que la population kanak connaissait un regain de croissance (voir courbe). Et quand il est devenu évident que l'extinction n'aurait pas lieu, le discours est devenu : « C'est grâce à la médecine de la France que les Mélanésiens ont survécu. Avant que la France n'arrive, ils étaient en train de disparaître » .

Pour incomplète que soit cette affirmation, il apparaît que les Kanak étaient effectivement dans une situation dramatique avant la colonisation du pays ³⁴. Et il est indiscutable qu'à

³¹ Ce ratio est basé sur l'hypothèse que la population kanak s'élevait à environ 90 000 âmes avant ses contacts avec les Chinois et Européens. Une mortalité de 70 % peut sembler extraordinaire, mais Denys Delâge estime que la population amérindienne a subi des pertes de l'ordre de 90 % à 95 % suite aux maladies importées, soit 59 millions de morts en un siècle (*in Le pays renversé* — Éd. Boréal Express, 1985.p. 340) — (Voir aussi « Earth system impacts of the European arrival and Great Dying in the Americas after 1492 » dans la revue *Quaternary Science Reviews* de mars 2019.)

Un ratio équivalent est souvent avancé pour les Aborigènes australiens qui seraient passés d'environ 400 000 avant la colonisation à 31 000 en 1911, soit une perte de 92 %, dont 90 % seraient le résultat des épidémies et 2 % le résultat d'un massacre organisé.

Dans une moindre mesure, aux Caraïbes et au Vietnam, ce sont les colons qui furent décimés par les « maladies tropicales » auxquelles ils n'étaient pas habitués.

³² Médecins, savants et sages-femmes.

³³ Croyance que Joël Dauphiné rapporte, entre autres, dans *Canaques de la Nouvelle-Calédonie à Paris en 1931. De la case au zoo* — Éd. L'Harmattan, Paris, 1998 : « ... confortant l'opinion, déjà ancienne, de beaucoup d'Européens pour qui la « race canaque » était en voie d'extinction » (p. 19).

³⁴ Dans le récit que fait Albert De Salinis (*Marins et missionnaires* — Éd. Humanis, 2018) de la prise de possession en 1853, il est frappant de constater que la population kanak est désorganisée et affamée, à la recherche permanente de moyens de subsistance. Les tribus aux abords desquelles les missionnaires venaient

compter des années cinquante leur démographie bénéficie enfin des progrès de la médecine moderne (voir la courbe dans l'encadré qui précède).

On mesure cependant le traumatisme et les pertes irréparables causés par l'arrivée des Européens dans le Pacifique. À l'extinction de masse, il faut ajouter le choc culturel qui en découle. Il y a, bien sûr, la confiscation des terres. Des terres qui symbolisent, pour les Kanak, une part très importante de leur identité³⁵. Il y a les déplacements forcés de populations qui sont parfois regroupées sans tenir compte de leurs appartenances claniques. Et il faut comprendre que la langue française, tout en facilitant les échanges entre les différentes populations kanak, les oblige aussi à user d'autres notions et d'une autre forme de pensée que celle qu'ils pratiquaient jusqu'alors.

Il n'est sans doute pas anodin que les Kanak indépendantistes des années quatre-vingt aient choisi de revendiquer la graphie anglo-saxonne « Kanak », plutôt que sa forme française « Canaque ». J'y vois la volonté d'effacer, ou du moins de modérer, l'influence délétère de la langue française sur leur culture.

Les étymologistes semblent en effet s'accorder à dire que « Kanak » dérive du mot polynésien « kanaka » qui signifie « homme ». Il aurait été utilisé sous sa forme d'origine par les marins anglophones pour désigner toutes les populations indigènes du Pacifique, se transformant ensuite en « kanak », puis en « Canaque » ou « Canak », lorsqu'il est repris par les francophones, à partir de 1870.

Avant d'être revendiqué par les Kanak eux-mêmes, il était généralement considéré comme péjoratif. Aujourd'hui encore, bien des auteurs et locuteurs calédoniens semblent éprouver une gêne à l'utiliser.

« Je n'aime pas beaucoup employer le mot « Canaque », car je n'oublie pas que, pendant de très nombreuses années, c'était un terme péjoratif que n'aimaient pas les Mélanésiens eux-mêmes. (...) Et s'il m'arrive d'écrire le mot « Canaque », je choisis l'orthographe européenne qui n'a pas la coloration politique du mot « Kanak » apparu avec cette orthographe au moment de la revendication indépendantiste. »

Propos de Jean Lèques recueillis par Agnès Brot in Jean Lèques, humble habitant de la Vallée du Tir — Éd. Humanis, 2018.

Mais, en quoi les mots « Kanak », « Piouin » ou « Taoui » seraient-ils insultants ? En quoi « Zoreil », « Caldoche », « Wallis » et « Planche à voile³⁶ » le seraient-ils aussi ?

de s'installer traversaient une crise profonde sans que personne, à l'époque, n'en comprenne l'origine. La mortalité qui frappait déjà les Kanak désorganisait leurs sociétés.

³⁵ « Le rapport à la terre représente bien plus qu'un simple périmètre foncier. Il définit l'identité sociale d'un individu par référence à un tertre fondateur et à l'itinéraire qui a conduit les ancêtres de ce lieu d'origine à l'habitat actuel. Localité et filiation sont indissociables. (...) Pour le Kanak, ce n'est pas la terre qui appartient à l'homme, mais l'homme qui appartient à la terre » peut-on lire dans une brochure de présentation de l'Office foncier de Nouvelle-Calédonie éditée par la Chambre de commerce.

³⁶ *Planche à voile* : expression souvent considérée comme péjorative, employée par les Kanak de la Grande-Terre pour désigner les Kanak des îles Loyautés. Remarquons que pour les Kanak d'Ouvéa, ce sont les Lifou et les Maré qui sont des *Planche à voile*, et de même, pour les Lifou et Maré, ce sont les Kanak des autres îles.

En eux-mêmes, ces mots sont strictement neutres. « Taoui », par exemple, semble provenir d'un nom de clan. En lui-même, il n'est pas plus insultant que « Canaque ». Ces dénominations ne deviennent péjoratives, que lorsque celui qui les emploie ou celui qui les entend les considère comme telles.

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>